

— Songe donc que tu as sept enfants et que te voilà réduit à la misère par les exigences de ton seigneur.

— N'importe ! je ne vous céderai aucun de mes enfants, arrive que pourra.

— C'est à prendre ou à laisser, comme tu voudras ; mais décide-toi vite, car l'on m'attend ailleurs et je suis pressé !

Mao se gratta la tête, réfléchit un moment, songea aux contes qu'il avait entendu conter aux veillées d'hiver et où le diable est toujours dupé dans ses marchés avec les hommes, espéra qu'il trouverait bien aussi quelque finesse pour se tirer d'affaire, et dit enfin :

— Eh bien ! si vous voulez vous contenter de moi, au lieu d'un de mes enfants, aux conditions que je vous dirai ? . . .

— Voyons tes conditions, car, après tout, toi ou un de tes enfants, il m'importe assez peu.

— Eh bien, pendant trente ans, à partir d'aujourd'hui, je désire trouver tous les matins, en me levant, mille écus en or dans un petit coffret en bois de chêne que j'ai dans ma chambre auprès de mon lit.

— Accepté : tous les matins en te levant, pendant trente ans, tu trouveras mille écus en belles pièces d'or toutes neuves, dans le petit coffret en bois de chêne que tu as dans ta chambre auprès de ton lit, et au bout de ce temps tu me suivras où je voudrai te conduire.

— Oui, mais il faudra que jamais rien ne manque aux mille écus de chaque matin, ou le jour où le compte n'y serait pas, je garderais tout ce que j'aurais reçu jusque-là et le marché serait rompu.

— C'est entendu, et maintenant tu vas me signer avec ton sang le contrat que voici et que j'ai préparé d'avance.

Et il lui montra un parchemin avec un contrat en règle.

— Je ne sais pas écrire, répondit Mao, mais je ferai bien une croix tout de même.

— Non, pas de croix ! mais tu vas me faire un rond là, et cela suffira.

Et l'inconnu descendit de cheval, piqua le bras de Mao avec la pointe d'un canif, trempa le bec d'une plume dans la goutte de sang qui en sortit et dit en présentant le parchemin au paysan :

— Là, fais là un rond, au bas du parchemin.

Mao fit le rond, et l'autre plia alors le parchemin, le mit dans sa poche, remonta sur son cheval et dit :

— Dans trente ans, jour pour jour, tu te retrouveras ici ; et prends garde d'y manquer, car je saurai bien te découvrir en quelque lieu que tu te caches. Et il partit là-dessus.

Mao continua de son côté vers sa maison, impatient de visiter son coffre, et en se disant :

— Mille écus par jour pendant trente ans ! . . . Personne ne sera aussi riche que moi dans le pays, et je pourrai à mon tour me moquer de mon seigneur ; et quant à l'autre, le vieux Guillou—car c'est bien lui—en trente ans, en y songeant, je trouverai bien quelque tour pour m'en débarrasser.

Tout en faisant ce raisonnement, il marchait d'un pas léger, et se trouva bientôt en présence d'un second cavalier, monté sur un cheval blanc, et qui ressemblait beaucoup au personnage figuré sur la porte de droite du château. Le cavalier s'arrêta et lui parla de la sorte :

— Bonjour, brave homme.

— Bonjour, monseigneur, répondit Mao.

— Je connais votre embarras et je vous propose de vous venir en aide. Vous devez payer une forte somme à votre seigneur dans quinze jours, et vous n'avez pas d'argent, et votre famille est nombreuse.

— Vous vous trompez ; je n'ai besoin du secours de personne, et j'ai de l'argent à la maison bien plus qu'il ne m'en faut. Merci de votre offre.

Et là-dessus il continua sa route en sens inverse du cavalier au cheval blanc.



En arrivant à la maison, il monta aussitôt à sa chambre et dit à sa femme de le suivre. Il ouvrit devant elle le coffre de chêne, et elle resta tout ébahie à la vue des belles pièces d'or qui s'y trouvaient.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, d'où vient tout cet or !

— Ne t'en inquiète pas, répondit Mao, je sais bien d'où il vient, et c'est mon affaire . . .

Et tous les matins, ensuite, il compta mille écus en or dans son coffre, si bien qu'il devint riche en peu de temps, paya son seigneur, acheta son château et y alla demeurer avec sa famille. Personne ne comprenait rien à une fortune si rapidement faite, et l'on ne pouvait s'en rendre compte que par la découverte d'un trésor. Quelques-uns pourtant parlaient tout bas de magie et de sorcellerie ; mais on eut beau l'observer, on ne vit pas qu'il hantât le sabbat et les sorciers : on n'y comprenait rien enfin.

Mao éleva bien ses sept fils et les envoya aux meilleures écoles, où ils obtenaient de brillants succès, si bien que l'un d'eux devint archevêque, un autre évêque, un troisième vicaire général, le quatrième était recteur de sa paroisse, le cinquième vicaire, un autre était ermite dans un bois, et le septième, le plus jeune, s'était fait chef de brigands, détrossant les voyageurs, sur les grands chemins, pillant les châteaux et les couvents et terrorisant tout le pays avec sa bande. C'était la désolation de son père, de sa mère et de ses frères.

(La suite au prochain numéro)

## VŒUX SINCÈRES

A MA JEUNE AMIE DE LA CAPITALE

20 février, me dit le calendrier que je consulte.

Je me rappelle que ce jour te vieillit d'une année, et je t'arrive, amie, avec mon fort bagage, ma botte de vœux, de souhaits, de phrases enchevêtrées. Hélas ! tu le sais : la fée circonspecte qui présida ma naissance fut à mon égard d'une parcimonie voisine de l'avarice ; pour toute richesse elle me dota d'un cœur et d'une plume—cœur vif, sensible, aimant ; plume pauvre, chétive, humble. Et tous deux par la vie, misérables compagnons, ils vont ! partageant les mêmes joies, les mêmes douleurs, s'abandonnant aux mêmes regrets, aux mêmes extases, pleurant la même larme, disant la même chanson.

Aujourd'hui, en ton honneur et au souvenir de notre vieille sympathie, la note est gaie, presque tout-à-fait gaie. A travers un griffonnage, que je ne puis rendre très décent, ma plume te dira ce que chante mon cœur.

Vingt—et quelques printemps.

N'est-ce pas encore l'âge des beaux rêves, des grands désirs, des indéfinissables ivresses, des vestiges nouveaux, des glotonneries charmantes ;

Où le passé est peu de chose, à peine un nuage emporté par le vent, où l'avenir n'est rien, le présent tout ;

Où la vie grise ou rose, sombre ou sereine, paraît charmante toujours et tout imprégnée des délicieuses senteurs d'avril et de mai ;

Où l'on va riche et heureux de l'illusion qui nous berce, insouciant pour celle qui tombe, indifférent à celle qui vient ;

Où dans un regard on saisit un monde de bonheur, de griseries divines ; dans une parole, un murmure, on puise un océan de délicatesse exquis ;

